

Cette existence d'homme de lettres se passa presque d'un bout à l'autre hors de son pays de naissance. On ne voit même pas très bien ce qui, dans le tour d'esprit et de caractère du personnage, se ressent du tempérament breton. Mettons ce sérieux conservé parmi les frivolités les plus troublantes, cette constance unie à tant d'audace, et constatons que M. Jacquart a fait de très consciencieuses recherches, généralement couronnées de succès, pour retrouver toutes les traces de la famille de Trublet, pour montrer ce que furent ses premières et ses dernières années à Saint-Malo, ses années de collège à Rennes. A cet égard, il a très bien complété et même corrigé ce qu'avait écrit déjà René Kerviler. Son livre, dont feront très grand cas les amateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et les historiens de la littérature française, nous appartient donc à nous aussi, d'autant plus qu'il ne saurait nous déplaire d'assister à la réhabilitation, sans admiration systématique, d'un Breton dont jusqu'à présent la réputation n'égalait pas les mérites. Ce sont là deux beaux livres. Nul ne sera surpris d'apprendre que l'Académie française a décerné l'un de ses prix les plus estimés à M. l'abbé Jasquart.

H. WAQUET.

---

Augustin COCHIN. — *Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne (1788-1789)*. Tome I. Histoire analytique. Tome II. Synthèse et justification. — Paris, Champion, 2 vol. in-8°.

Au bout d'un siècle et demi, bientôt, de régime parlementaire, nous savons à quoi nous en tenir sur l'opinion publique, ses ressorts et ses freins, sur l'art électoral, sur la réclame adaptée aux programmes politiques. Mais jusqu'ici l'ébranlement qui ouvre cette ère et qui aboutit à la réunion des Etats Généraux de 1789, était présenté comme sincère et spontané. Déjà cependant, en Bretagne, MM. Sée et Lesort avaient montré le caractère factice et apprêté des Cahiers de doléances, entre lesquels ils avaient reconnu des types et signalé des familles, ce qui supposait une campagne organisée de sollicitation et de pression sur les électeurs. Augustin Cochin a voulu aller plus avant. Il a scruté les « ficelles » cachées de la politique bretonne pendant l'année très agitée qui s'étend de

mai 1788 à mai 1789. Mon père avait étudié ces troubles dans un récit que chacun tient pour vivant et exact <sup>(1)</sup>. Cochin, après avoir fouillé dans nombre d'archives municipales et privées, sans parler des grands dépôts qui lui étaient familiers, a revisé la question et apporté sur les causes et l'évolution de ces phénomènes des idées nouvelles. Ils furent provoqués méthodiquement, selon lui, par les « Sociétés de pensée » <sup>(2)</sup>. Celles-ci, chambres littéraires, académies ou loges maçonniques, ont eu pour caractère commun de travailler à vide, de construire *in abstracto*, de refondre la société sans souci des contingences. Le rayonnement de leur correspondance propageait leurs plans. Par quel mystère leur zèle, leur foi, leur intransigeance se mit-elle au service du philosophisme de Jean-Jacques Rousseau et de l'Encyclopédie ? Par quelle illusion une bourgeoisie de robins et de marchands, aveuglée par l'enthousiasme, par le rêve d'élever *ab ovo* une cité nouvelle, s'attachait-elle à faire table rase des institutions de son pays ? Tout cela est plein d'obscurité. Il semble acquis cependant par les recherches d'Augustin Cochin que chaque phase des troubles qu'il étudie a été préparée et provoquée et qu'elle l'a été par les agents des Sociétés de pensée. C'est eux notamment qui sous le nom de « Commune » s'entremettent entre les corps constitués et la masse des sujets, c'est eux qui, abusant de la vogue des idées qu'ils servent, imposent leurs desseins et aux autorités, comme s'ils émanaient du peuple, et ensuite au peuple comme émanés des autorités. Quant au véritable peuple, on ne retrouve nullement son action dans ces événements, ni dans les assemblées électorales préparatoires aux Etats généraux, qu'il déserte, ni parmi les députés élus ; car, à la suite d'épurations, d'exclusions et de manigances extrêmement curieuses, ceux-ci se trouvent être les suppôts des Sociétés de pensée, alors que les collèges électoraux primitifs comprenaient une majorité de ruraux en contradiction avec ces mêmes bourgeois des Sociétés. D'où il résulte que ni la taille, ni la corvée n'ont pesé lourd dans les

(1) Barthélemy P. QUET, *Les Origines de la Révolution en Bretagne*, 1885, 2 vol.

(2) Pour connaître toute la thèse d'Augustin Cochin, il faut lire, outre l'ouvrage dont nous parlons. *Les Sociétés de Pensée et la Démocratie, études d'histoire révolutionnaire*, 6<sup>e</sup> édition. Paris, Plon-Nourrit, 1921, et *La Révolution et la libre-pensée, la socialisation de la pensée (1750-1789), la socialisation de la personne (1789-1792), la socialisation des biens (1793-1794)*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Plon-Nourrit, 1924.

causes de la Révolution puisque ces heureux bourgeois les ignoraient.

Gardons-nous cependant de faire dire à l'auteur plus qu'il ne dit. Il ne conteste pas les abus de l'Ancien Régime — quel régime n'en a ? — Il ne prétend pas que les Sociétés de pensée ont été la cause de la Révolution, qu'elles ont comploté contre la monarchie. Sa thèse est seulement que ces corps restreints, ce Petit Peuple, a été l'organe par lequel le philosophisme a mené la guerre contre l'Ancien Régime, réussissant à l'abattre, sans être capable de rien construire à la place, sinon des phrases.

Les théories d'Augustin Cochin ont soulevé des critiques. Elles ont fait mieux : elles ont ouvert une voie nouvelle. Nombre d'études s'appliquent maintenant à élucider le rôle des Sociétés de pensée <sup>(1)</sup>. Il sera curieux de voir un jour coordonner les résultats de ces recherches poursuivies dans tous les coins de la France. Il sera instructif d'appliquer la méthode Cochin à la manœuvre des célèbres clubs révolutionnaires.

Une des forces de ce livre vient, outre sa documentation étendue et consciencieuse, du ton de l'auteur. Il dissèque en chirurgien, sans apprécier. Il écarte les préjugés, les vieilles passions, et met le doigt sur la plaie au risque de faire crier. Il ne cache pas que le Bastion de la noblesse bretonne n'a été en 1788, suivant son opinion, que le jouet de mains révolutionnaires qui le poussaient de la coulisse, hypothèse, il faut le reconnaître, qui rend intelligible le renversement opéré entre 1788 et 1789, qui jusqu'à présent paraissait un problème insoluble. On ne saurait trop déplorer la disparition glorieuse mais cruelle d'un tel écrivain, au style difficile, raccourci, imagé, abstrait dans la narration, mais si rigoureux, si incisif lorsque l'idée coule librement. Son œuvre féconde lui assure une place parmi les historiens de son temps, la place d'un maître.

B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ.

(1) Citons, entre autres, de M. Gaston MARTIN : *La Franc-Maçonnerie et la préparation de la Révolution de 1789 en France et spécialement en Bretagne*, Toulouse, 1925. « La Franc-Maçonnerie n'a pas créé la doctrine révolutionnaire, mais elle a contribué à la faire passer de la théorie dans la pratique ». *Les Chambres littéraires de Nantes et la préparation de la Révolution (Annales de Bretagne, 1926, nos 3-4)*.